

SUR L'ORGANISATION ECCLÉSIASTIQUE DANS LA RÉGION DU BAS-DANUBE

(dernier tiers du X^e siècle — XII^e siècle)

PETRE DIACONU

La plupart des chercheurs qui, directement ou seulement tangen-
tiellement, se sont occupés de l'histoire ecclésiastique dans la région du
Bas-Danube ont admis qu'en 971¹ — après la défaite infligée à Sviato-
slav par les armées de Jean Tzimiskès — les Byzantins ont fondé à
Dristra (Dorostolon) une métropole dans l'obédience du Patriarcat de
Constantinople².

Cependant, depuis quelque temps, assez long déjà, une autre opi-
nion est en train de faire chemin : notamment, que les Byzantins aurai-
ent créé dans les régions conquises en 971 non pas une métropole, comme
on l'a cru, mais un archevêché autocéphale, dénommé l'*Archevêché de
Bulgarie*.

L'un des défenseurs de cette thèse est Pavel Gheorghiev, un spé-
cialiste des problèmes d'histoire ecclésiastique bulgare³. Quels sont ses
arguments ? Le fait, dit-il, que la *Notitia Episcopatum* 3 (selon la
numérotation de Parthey)⁴ consigne l'existence d'un archevêché de Bul-
garie, autocéphale, placé avant l'archevêché, autocéphale aussi, de Chypre.
La liste n° 3 (Parthey) des éparchies a été datée dans les années 971 —
—972⁵ par l'érudite grec Konidaris, autrement dit cette liste aurait été
rédigée au temps de Jean Tzimiskès. Par conséquent, souligne P. Gheor-
ghiev, il ne peut être question de contester l'établissement d'un archevê-
ché de Bulgarie par Tsimiskès en 971—972, puisqu'une source littéraire
d'une indubitable authenticité en donne la preuve.

La création d'un Archevêché de Bulgarie par Jean Tzimiskès serait
certifiée, estime notre chercheur, par 4 sceaux dont un seul (celui con-
servé au Cabinet numismatique du Musée National d'Athènes) est de

¹ Pour la chronologie du conflit byzantino-kiévien dans le nord-est de la Bulgarie, au
temps de Sviatoslav, voir P. O Kariškovsky, *O chronologij russko-vizantijskoi vojni pri Sviato-
slave*, « Vizantijskij vremennik », V, Moskva, 1952, p. 127—138.

² Voir la bibliographie principale chez Pavel Gheorghiev, *L'organisation religieuse dans
les terres bulgares du nord-est après l'an 971*, in vol. Dobrudža. Etudes ethno-culturelles,
Sofia, 1987, p. 147, notes 5—12. A la liste présentée par P. G. nous ajoutons, à notre tour,
Nikola A. Mušmov, *Monetite i pečatite na bŭlgarskite čare*, Sofia, 1924, p. 169.

³ Pavel Gheorghiev, *Au sujet de l'interprétation des sceaux de plomb de l'archevêque
Georges de Bulgarie*, « Etudes balkaniques », 3, 1980, p. 120—129.

⁴ Gustav Parthey, *Hieroclis Synecdemus et Notitia Episcopatum*, Lipsiae, 1866
(reprinted Amsterdam, 1967), p. 101—103.

⁵ Voir les références de rigueur chez Pavel Gheorghiev, *L'organisation religieuse...*
p. 148, note 19.

provenance imprécise⁶, les trois autres ayant été mis au jour en Bulgarie même : un, à Madara⁷, deux, à Pliska⁸. Ces sceaux ont sur l'avers le buste de la Vierge portant l'Enfant Jésus (en buste également) sur son cœur et, de part d'autre du nimbe de la Vierge, au lieu de la formule ΜΡ ΟΥ, une petite croix ; tout autour, la légende : † Θεοτόκε Βοήθει τῷ σῶ δούλῳ ; sur le revers, la légende : † Γεωργίῳ ἀρχιεπισκόπῳ Βουλγαρίας.

Il est évident que de pareilles pièces sont de nature à constituer un bien-fondé de l'existence d'un « archevêché de Bulgarie ». Mais, cet-archevêché, à la tête duquel se trouvait un certain Georgios, a-t-il été sûrement fondé par Jean Tzimiskès ? Oui, nous assure le chercheur bulgare, parce que les sceaux en cause offrent trois arguments décisifs dans ce sens : l'un, stratigraphique, un autre paléographique et un autre encore, iconographique. Or, les trois ensemble plaident pour une datation des pièces dans le dernier tiers du X^e siècle, voire le début du XI^e siècle⁹. Et parce que l'on sait qu'au XI^e siècle jusque vers 1019¹⁰ (exception faite de l'intervalle 900—928 et 1000—1020 env.), l'Église bulgare était dirigée par des patriarches, force est de dater les sceaux avant le XI^e siècle, plus exactement d'admettre qu'ils relèvent du dernier tiers du X^e, ce qui signifierait que leur titulaire, ce Georgios, a été le tout premier haut hiérarque de l'Archevêché de Bulgarie fondé par Jean Tzimiskès à certain moment au cours de la période indiquée. Le siège de cet archevêché aurait été, selon P. Gheorghiev, établi à Dristra¹¹.

Cependant, peu après que l'archéologue bulgare eût publié l'étude respective, à Preslav — la capitale d'autrefois du tsarat de Bulgarie — un sceau était découvert, ayant appartenu à Stephanos, métropolite de Joannoupolis. Il est marqué à l'avers d'une croix patriarcale avec trois croisillons à la partie inférieure et entourée d'un fleuron, alors que tout autour de l'avers court la légende : † Κύριε βοήθει τῷ σῶ δούλῳ ; sur le revers, cette autre légende : † Σεργάνῳ θεοφιλεστάτῳ μητροπολίτη Ἱωαννοπόλεως. Ce sceau a été publié par Iv. Iordanov¹². Ensuite, encore un autre sceau du même Stephanos, métropolite de Joannoupolis, était découvert à Pliska — la première capitale de l'État bulgare —, issu de la même étampe ; celui-ci n'est pas publié¹³.

⁶ Pour le sceau d'Athènes, voir K. Konstantopoulos, Βυζαντινὰ κλοιδόβουλα (Συλλογὴ Α. Στοιμολῆ) Athènes, 1930, p. 15, n° 77.

⁷ Krástiu Miatev, *Novotkriti o'loven pežat na bŭlgarski arhiepiscop*, IBAI, V, Sofia, 1928—1929, p. 249—282. Voir aussi « Byzantion », V, 1929—1930, p. 599, où V. Laurent saisit les « anomalies » de la lecture due à Kr. Miatev. Pour la lecture correcte du nom de l'archevêque de sur le sceau en cause voir M. Laskaris, « Byzantino-Slavica », II, 1930, p. 423—484 ; V. Laurent, « Echos d'Orient », 34^e année, N. 163, 1931, p. 358—360 ; idem, « Byzantion », VI, 1931, p. 784—786.

⁸ Totiu Totev, *Dva novotkriti oloveni pežata na bŭlgarske arhiepiscopi*, in Pliska-Preslav, tome, I, 1979, 1979, p. 198—199. Les sceaux de Pliska ont été republiés par Pavel Gheorghiev à deux reprises (v. *supra*, notes 2 et 3). Les sceaux de Georgios, archevêque de Bulgarie, étaient aussi discutés par Werner Seibt, *Zur Identifizierung des bulgarischen Erzbischof warend der Herrschaft des Johannes Tzimiskes mit Hilfe zweier Siegeltypen*, « Jahrbucher österreichischen Byzantinistik », 24, Wien, 1975, p. 58—59.

⁹ Pavel Gheorghiev, *Au sujet...*, p. 122—123.

¹⁰ *Ibidem*, p. 124.

¹¹ *Ibidem*, p. 128—129.

¹² Ivan Iordanov, *Novi dannii za Preslav v kraja na X vek*, in Preslav, vol. 3 (Sbornik), 1983, p. 110—111.

¹³ P. Gheorghiev, *L'organisation religieuse...*, p. 153, note 51.

Une fois que P. Gheorghiev a pris connaissance des sceaux de Stephanos, il est revenu dans une autre étude sur le problème qui l'intéressait, en soutenant à présent que l'Archevêché de Bulgarie « fondé par Jean Tzimiskès » aurait eu dans son obédience différentes métropoles, parmi lesquelles précisément celle de Joannoupolis. Au fait, P. Gheorghiev assumait maintenant le point de vue de Iv. Iordanov, l'éditeur du premier sceau ayant appartenu au métropolitain Stephanos¹⁴.

Il est superflu de souligner que les pièces en question nous font remonter à un temps et nous placent dans une zone où l'on ne saurait admettre l'existence de métropoles subordonnées à des archevêchés, fussent-elles même marquées du caractère d'obédience, tout comme on ne saurait admettre l'existence d'archevêchés subordonnés à des métropoles¹⁵.

Au vrai, les sceaux de Stephanos sont significatifs sous un autre aspect : ils constituent l'argument d'une métropole établie à Joannoupolis (Preslav), ignorée jusqu'à présent.

Afin de délimiter l'époque où Stephanos se trouvait à la tête de cette métropole, il faut tout d'abord établir depuis quand et jusqu'à quel moment l'ancienne capitale bulgare, c'est-à-dire Preslav (ou Grand Preslav comme on l'appelait aussi), a porté le nom de Joannoupolis. Or, la chronique de Léon le Diacre nous apprend que l'empereur Tzimiskès a modifié le nom de Preslav en Joannoupolis le 14 avril 971 ou dans les jours immédiats¹⁶. Ce qui est plus malaisé de préciser c'est jusqu'à quelle date s'est maintenu le nom de Joannoupolis. Chose sûre, c'est qu'en 1000, lorsque les Byzantins reprenaient le nord-est de la Bulgarie, la ville se nommait à nouveau Grand Preslav. A son tour, Skylitzès nous informe que la reconquête du Grand Preslav (et, à la fois, du Petit Preslav et de Pliska), s'est due à des unités militaires mises sous le commandement des généraux Theodorokanos et Xiphias¹⁷. Logiquement, la reconquête de ces villes suppose ipso facto qu'à certain moment antérieur les Byzantins les avaient perdues, événement qui, d'après quelques chercheurs, se serait passé en 986 lorsque les Bulgares auraient chassé les Byzantins du Grand Preslav comme suite des combats qui ont eu lieu aux Portes Trajanes¹⁸ dans le sud-ouest de la Bulgarie. Mais, nous nous empressons de préciser que de prendre l'année 986 comme date de l'éloignement des Byzantins du Grand Preslav, du Petit Preslav et de Pliska ne se soutient par aucune preuve concrète¹⁹.

¹⁴ Iv. Iordanov, *op. cit.*, p. 111.

¹⁵ Voir Petre Diaconu, *Sur l'histoire de la Dobroudja au Moyen Âge*, in vol. Dobrudza, Etudes ethno-culturelles, Sofia, 1987, 238, p. et « Dacia » N. S. XXXII, 1988, p. 188—190.

¹⁶ Léon le Diacre, *Historia*, Bonn, 1828, p. 138.

¹⁷ Skylitzès-Cedrenus, *Hist. Comp.*, II, Bonn, 1839, p. 452.

¹⁸ Léon le Diacre, *op. cit.*, p. 172—173 ; Skylitzès-Cedrenus, II, p. 437—438.

¹⁹ Dans l'ouvrage *Vers quelle date Léon Méliissénos pouvait-il être demestikos des Scholes occidentales?*, « Revue des Etudes sud-est européennes », XXII, 1—2, Bucarest, p. 12, note 12, nous nous sommes aussi ralliés (en nous hâtant bien sûr) à la thèse de la perte en 986 par les Byzantins de l'ancienne capitale bulgare, Preslav. A ce que nous sachons, cette thèse a été argumentée par Iv. Božilov dans *Anonimat na Hase, Bŭlgaria i Vizantiija na Dolnia Dunav v kraja na X vek*, Sofia, 1979, p. 124—125. Sur le soulèvement qui a conduit à la perte par les Byzantins du Grand Preslav et d'autres villes et régions après la mort de Jean Tzimiskès, voir aussi l'ouvrage de P. Hr. Petrov, *Vostanie Petra i Bojana v 976, g. i bor'ba komitopolov v Vizantijej*, « Bizantino-bulgarica », I, 1962, p. 121—144.

Il est beaucoup plus probable d'admettre que le fait a pu se produire à un moment quelconque du dernier tiers du X^e siècle, de toute façon à une date plus proche de l'an mil, peut-être même dans les circonstances de la résistance bulgare dans les contrées sud-ouest de l'ancien tsarat de Pierre²⁰. Mais, soit qu'il s'agisse de 986, soit des dernières années du X^e siècle, il est clair qu'à une certaine date les Byzantins ont perdu leur contrôle tant sur le Grand Preslav que sur les deux autres localités bulgares. Le problème est de savoir si Preslav s'appelait Joannoupolis jusqu'à sa « libération » par les Bulgares ou bien jusqu'à sa reconquête byzantine de l'an 1000.

En ce qui nous concerne, nous ne pouvons croire que l'ancienne capitale bulgare ait conservé son nom de Joannoupolis longtemps après la date de la mort de Jean Tzimiskès (le 11 janvier 976). Étant donné l'aversion de Basile II le Bulgarochtone (et de son oncle, le parakimémone Basile) pour l'ex-empereur, nous sommes tentés d'admettre que bientôt, ou presque, après la mort de Jean Tzimiskès, la capitale est revenue à son nom d'autrefois, Preslav; cela a dû se passer, d'après nous, au plus tard au moment du soulèvement de Bardas Skleros, le beau-frère de l'empereur décédé, c'est-à-dire entre l'été 976 et l'an 979, époque où se déroula la dite insurrection. Il n'est pas non plus exclu que ce soit toujours alors qu'on ait renoncé au nom de Theodoropolis²¹ que Jean Tzimiskès — à ce que l'on soutient ces temps derniers²² — avait attribué à la ville d'Euchaïta ou Euchanéa. La damnation de la mémoire de cet empereur et de quelques-unes de ses initiatives²³ n'a rien de surprenant si on l'envisage dans le contexte de mesures analogues prises par d'autres basiléi macédoniens du X^e siècle contre les empereurs imposteurs et leurs acolytes²⁴.

Par conséquent, nous avons tous les motifs de penser que Preslav a porté le nom de Joannoupolis seulement dans la période 971—976/979. En échange, nous n'avons pas comment savoir si Stephanos a été métropolitite de Joannoupolis pendant tout le temps que la ville se nommait ainsi, de même qu'il nous manque les données requises pour savoir s'il s'est maintenu comme métropolitite de l'ancienne capitale bulgare à

²⁰ Noter que le ton de la phrase relative à la reconquête des trois localités par les unités militaires de Theodorokanos et Niphias (voir *supra*, note 17) laisse l'impression que le Grand Preslav, le Petit Preslav et Pliska n'avaient pas été perdus par les Byzantins beaucoup avant l'an 1000.

²¹ Pour le problème de savoir quelle ville se cachait sous le nom de Theodoropolis, voir Petre Diaconu, *Unde se afla oraşul Theodoropol?*, in *Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie « A. D. Xenopol »*, Iași, 1987, p. 479—484.

²² N. A. Oikonomidès, *Le dédoublement de Saint Théodore et les villages d'Euchaïta et d'Euchanéa*, « *Analecta Bollandiana* », 104, Bruxelles, 1984, 34, p. 327—335, où il démontre que Skylitzès avait raison quand il écrivait que c'était Euchanéa qui avait reçu par la volonté de Jean Tzimiskès le nom de Theodoropolis et non Euchaïta comme le dit Zonaras et d'autant moins Dorostolon (Dristra) ainsi que le note Léon le Diacre. Ajoutons que lorsque nous livrions notre article (voir *supra*, note 21) à l'impression, nous n'étions pas encore au courant de l'étude de N. A. Oikonomidès publiée dans « *Analecta Bollandiana* ».

²³ Voir S. A. Ivanov, *Polemiceskaja napravlenost « Istorij Leva Djakona »*, « *Vizantijskij vremennik* », 43, Moscou, 1982, p. 74—80.

²⁴ Caliopi A. Bourdara, *Quelques cas de damnatio memoriae à l'époque de la dynastie macédonienne*, XVI Internationaler Byzantinisten Kongress, II/2, Vienne, 1982, p. 337—347.

l'époque où celle-ci avait repris son nom de Preslav²⁵. Evidemment, ne s'appuyant pas sur des faits concrets, les considérations concernant la date jusqu'à laquelle Preslav porta le nom de Joannoupolis ne peuvent représenter autre chose qu'une simple hypothèse de travail.

Mais, de tout ce que nous venons de dire jusqu'ici, un fait demeure certain, à savoir que Jean Tzimiskès a fondé dans le nord-est de la Bulgarie une métropole dont le siège était établi à Joannoupolis (Preslav) et non un archevêché autocéphale avec le siège à Dristra (Dorostolon).

Dès lors, comment faut-il interpréter les « preuves » de Pavel Gheorghiev concernant la fondation, dans le nord-est de la Bulgarie, en 971 — 972, d'un « archevêché autocéphale de la Bulgarie » ?²⁶

On vient de voir que pour défendre sa thèse, l'historien bulgare a invoqué tout premièrement la liste épiscopale 3 — Parthey. Il est vrai que l'un des manuscrits de cette *notitia* (Athenienses, 1972) contient la précision suivante : *Πρὸ δὲ τούτων χεῖνται οἱ ἀρχιεπίσκοποι ὁ Βουλγαρίας, ὁ Κύπρου*. C'est tout juste cette mention qui a déterminé quelques érudits, dont P. Gheorghiev, à conclure que Jean Tzimiskès a créé en 971 — 972 un archevêché de la Bulgarie qui, par-dessus le marché, se rangeait maintenant avant l'archevêché de Chypre. Or, il convient de montrer que les chercheurs qui, ces derniers temps, s'occupent de cette question, ont perdu de vue la péremptoire démonstration de Jean Darrouzès comme quoi la note respective (*paraissant un ajout marginal*) reflète une situation de la seconde moitié du XII^e siècle quand se trouvait sur le siège de l'archevêché d'Ohrid un membre de la famille impériale, soit l'archevêque Jean = Adrien Comnène²⁷. Par ailleurs, cet ajout est précédé d'un *titulum* où les patriarchats sont énumérés dans l'ordre suivant : Constantinople, Alexandrie, Antioche, Jérusalem, Rome, ce qui a amené l'illustre savant français d'exprimer son étonnement devant le fait que l'on n'avait pas observé « jusqu'à ce jour que seul un compilateur qui a connu la rupture de 1054 sous Michaël Cérulaire a pu, dans un mouvement d'humeur, changer un ordre des sièges immuable malgré toutes les vicissitudes des rapports entre les deux Rome »²⁸.

²⁵ Iv. Iordanov, *op. cit.*, p. 111 et Pavel Gheorghiev, *op. cit.*, p. 152, sont d'avis que Stephanos a pu être métropolitain de Joannoupolis jusqu'en 986, ce qui veut dire, selon nous, que l'ancienne capitale bulgare avait eu ce nom jusqu'à cette année-là.

²⁶ Dont nous-mêmes. Sans cela, dans notre prise de position (voir *Sur l'histoire de la Dobroudja...*, *loc. cit.*) face à la thèse de P. Gheorghiev quant au soi-disant archevêché, autocéphale, de Bulgarie, « fondé par Jean Tzimiskès », nous n'aurions pas eu recours à une démonstration parfois alambiquée, mais nous nous serions résumés à l'argumentation serrée, convaincante et ad rem de Jean Darrouzès.

²⁷ Jean Darrouzès *Notitia Episcopatum Ecclesiae Constantinopolitane*, Paris, 1981, p. 93 nr. 3. Pour comprendre plus aisément la question, nous reproduisons ci-après le contenu de la note 3, p. 93, du texte du savant français : « ... dans la notice, l'addition (il s'agit de l'ajout contenant la mention des archevêchés de Bulgarie et, respectivement, de Chypre — n. P.D.) placée juste au début de la liste des métropolitains ne dépend manifestement d'une liste synodale ; les archevêques autonomes ou autocéphales au sens strict ne pouvaient assister qu'à un synode mixte, c'est-à-dire auquel participait l'empereur ; ils venaient de toute manière sur l'invitation personnelle, tandis que les métropolitains assistaient de droit aux séances ordinaires. L'ordre des noms Bulgarie, Chypre, est donc capital, car la protestation de Jean de Chypre signifie que l'ordre venait d'être dérangé au préjudice de Chypre. Nil Doxopatriis écrivait en 1142—1143, suit l'ordre historique de la fondation des sièges qui est le fondement des préséances : Parthey, p. 284—285. Si cet auteur avait connaissance d'une dérogation au principe, il n'aurait pas manqué de le dire en cet endroit ».

²⁸ Idem, *op. cit.*, p. 93.

Par conséquent, la mention de l'archevêché de Bulgarie dans la liste épiscopale 3 — Parthey, reflétant une situation existante deux siècles plus tard que ne le croit P. Gheorghiev, ne peut servir de bien-fondé à la thèse d'un archevêché (autocéphale) de Bulgarie créé par Jean Tzimiskès. Et, de toute façon, il ressort clairement de l'analyse de Darrouzès que la note sur l'« Archevêché de Bulgarie » invoquée par P. Gheorghiev concerne celui d'Ahrida (Ohrid) fondé par Basile II le Bulgarochtone en 1020.

Voyons maintenant, dans ce qui suit et dans l'ordre des arguments présentés par Pavel Gheorghiev, quel est le cadre chronologique des sceaux de Georgios, l'archevêque de Bulgarie. Le premier argument, stratigraphique, engage le débat seulement autour des sceaux de Pliska puisque rien que ceux-ci étaient trouvés dans des conditions stratigraphiques indubitables. Ils ont été repérés dans l'enceinte septentrionale de l'ensemble monastique de Pliska, à une profondeur de 0,60 m par rapport au « niveau de construction »²⁹. Les deux pièces gisaient sur le sol, tout près l'une de l'autre, au-dessus des ruines du monastère³⁰. P. Gheorghiev nous assure que le monastère a été détruit au début du X^e siècle, fait qui l'a contraint de conclure que les sceaux de l'archevêque Georgios descendent d'une période ultérieure au début du X^e siècle et dont la limite supérieure serait constituée par les premières décennies du XI^e siècle. Parce que, cependant, les sceaux ne sauraient être datés dans la période qui s'achève en 971 (attendu que jusqu'en 971 on a affaire à un patriarcat et non à un archevêché bulgare) et ni dans les décennies du commencement du XI^e siècle (attendu qu'en cette période également, qui prend fin en 1020, on a affaire à un patriarcat bulgare et non un archevêché), P. Gheorghiev se voit obligé de restreindre la datation des sceaux de Georgios, *archevêque* de Bulgarie, au dernier tiers du X^e siècle³¹.

Quant aux données strictement archéologiques présentées par le chercheur bulgare, il faudra retenir les deux remarques suivantes :

1) les deux sceaux ont été découverts non pas à l'intérieur d'une pièce, mais dans la cour (« la deuxième enceinte septentrionale », comme la désigne l'auteur, ou encore « la moitié nord de l'enceinte » comme s'exprime un autre spécialiste bulgare³²);

2) au moment de leur découverte, « les sceaux gisaient — l'un près de l'autre — *au-dessus des ruines du monastère* détruit au début du X^e siècle ».

Il faut dire que selon une bonne méthode d'analyse stratigraphique, les éléments offerts par P. Gheorghiev mènent à une toute autre conclusion. Le fait que les deux sceaux ont été trouvés dans la cour signifie qu'ils étaient là dans une « position secondaire », comme disent les archéologues. De règle, les lettres n'étaient ouvertes *en plein air* qu'en des con-

²⁹ Pavel Gheorghiev, *Au sujet de l'interprétation...*, p. 122, note 16.

³⁰ *Ibidem*, p. 122.

³¹ *Ibidem*, p. 124.

³² Totiu Totev, *op. cit.*, p. 198.

ditions exceptionnelles ³³, ce qui ne pouvait être le cas des missives de l'archevêque Georgios envoyées à Pliska et, tout autant, les sceaux qui assuraient leurs secret et sécurité ne pouvaient être jetés à tout hasard. Il s'ensuit que les deux sceaux devaient se trouver pour commencer à l'intérieur, dans une pièce ³⁴, d'où — pour une raison ou une autre — ils ont pu, ultérieurement, arriver dehors, dans la cour du monastère. Mais, essayons maintenant d'envisager, si possible, de quelle manière ils sont arrivés à l'extérieur. P. Gheorghiev nous laisse entrevoir que le monastère a subi au début du Xe siècle ³⁵ des destructions massives et, qu'ultérieurement, il a été refait pour être finalement détruit pour de bon au commencement du XIe siècle ³⁶. On sait bien que toute réfection est nécessairement précédée de l'évacuation des ruines, dans notre cas des pierres et du plâtras. Il n'y a pas de doute, par conséquent, que tous les gravats enlevés des pièces ont été étalés dans la cour, comme quoi le niveau initial de celle-ci a augmenté de 0,60 m ³⁷. Il est évident que pour évacuer les gravats d'une pièce on commence par enlever ce qui se trouve au-dessus et ensuite seulement ce qui se trouve en dessous. Cela veut dire que dans la cour du monastère il s'est produit un processus de renversement des couches, soit un processus de « stratigraphie inverse » — disent les archéologues —, dans le sens que le plâtras d'au-dessous, en fait celui qui gisait tout juste sur le « niveau de construction » ³⁸ de la cour, est en réalité le plâtras qui, à l'intérieur, se trouvait au-dessus et, inversement, le plâtras qui, dans la cour, gisait au-dessus est précisément celui qui, à l'intérieur, était en-dessous. C'est pourquoi il nous faut admettre — sans craindre de nous tromper — que les sceaux de l'archevêque Georgios ne pouvaient se trouver *sur* les gravats de la cour à moins que, dans leur « position primaire » (encore une expression archéologique), ils aient été à même le plancher d'une des pièces du monastère détruit au début du Xe siècle.

Si les données archéologiques de Pliska sont consignées correctement, alors leur interprétation tout aussi correcte nous oblige à estimer que les deux sceaux de l'archevêque Georgios accompagnaient des lettres parvenues ici au temps de la première phase d'activité du monastère, en d'autres mots à certain moment du dernier tiers du IXe siècle, voire au début du suivant; de toute façon, avant la destruction du monastère.

³³ Ces « conditions exceptionnelles » étaient surtout liées aux campagnes militaires quand naturellement, une correspondance intense était mutuellement entretenue par les divers commandements militaires.

³⁴ Probablement, *une chambre des archives* en quelque sorte similaire à celle du Grand Preslav où, jusqu'à ce jour, on a pourtant découvert 500—600 sceaux.

³⁵ Pavel Gheorghiev, *Au sujet de l'interprétation...*, p. 122, écrit textuellement que les sceaux ont été mis au jour « parmi les matériaux de la seconde période de construction, c'est-à-dire non pas avant le début du Xe siècle », ce qui signifie que la première période de construction se place à la fin du IXe siècle.

³⁶ *Ibidem*. Dans les descriptions strictement archéologiques, le chercheur bulgare manifeste une certaine maladresse qui, pourtant, n'empiète pas sur le fond des problèmes.

³⁷ *Ibidem*, p. 122, note 16, où l'on précise que les sceaux ont été découverts à 0,60 m au-dessus du niveau de construction « des plus anciens bâtiments du monastère ».

³⁸ Par « niveau de construction » ici, on comprend le niveau existant au moment où commencèrent à être élevés les murs de la première phase de l'ensemble monastique situé à proximité de la « Grande basilique de Pliska ».

Le deuxième argument, d'ordre paléographique, à l'appui de la datation proposée par P. Gheorghiev pour les sceaux de l'archevêque Georgios, soit le dernier tiers du X^e siècle, est présenté comme suit : la lettre B de la légende a la boucle d'en bas ouverte (ressemblant donc à la lettre R de l'alphabet latin, disons-nous). Or, cette particularité graphique — note P. Gheorghiev — « est caractéristique pour les monuments écrits datant *au plus tôt* (soulignement — P.D.) du X^e siècle »³⁹; et, plus loin, il écrit que « seuls les sceaux byzantins de l'époque de domination byzantine ultérieure à l'année 971, ont la boucle d'en bas de la lettre B, ouverte »⁴⁰.

A coup sûr, les affirmations de notre confrère bulgare sont contraires à la réalité stricte : la lettre B, avec la boucle d'en bas ouverte, est fréquemment retrouvable dans les légendes des sceaux byzantins dès la deuxième moitié du IX^e siècle⁴¹, pour ne plus rappeler ceux de la première moitié du X^e siècle. Qui plus est, la lettre B se trouve rendue par R dans la légende même de l'un des sceaux du tsar bulgare Boris-Michaïl (852—889)⁴², de sorte que cette particularité graphique ne peut se constituer en argument pour la datation des sceaux de Georgios, l'archevêque de Bulgarie, dans la période comprenant « au plus tôt » le dernier tiers du X^e siècle.

Enfin, voici comment P. Gheorghiev présente son troisième argument, d'ordre iconographique : la représentation du buste de la Vierge portant sur son cœur le buste de Jésus-Enfant apparaît au X^e siècle et « se retrouve sur les monnaies d'argent de Jean Tzimiskès (969—976) et les sceaux à partir du X^e siècle »⁴³. Assurément non. Sous aucune forme ne saurait être prise en considération une telle affirmation ! Car, dès le VI^e siècle⁴⁴ et, d'autant plus, du VII^e siècle⁴⁵ et des époques immédiates il y a des sceaux marqués de la représentation du buste de la Vierge ayant sur son cœur le buste de Jésus-Enfant.

Si l'archéologue bulgare avait tenu compte du fait que sur l'avvers de ce genre de sceaux il y a deux petites croix au lieu de la formule

³⁹ Pavel Gheorghiev, *op. cit.*, p. 122.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 123.

⁴¹ Le fait est si connu qu'il ne faudrait même plus l'illustrer par quelque référence que ce soit. Mais, pour nous conformer à la rigueur scientifique, voici quelques exemples tirés du massif ouvrage de V. Laurent, *Le Corpus des sceaux de l'empire byzantin*, V, *L'Eglise*, Première Partie, Paris, 1963, où la lettre R apparaît au lieu de la lettre B dans la légende de certains sceaux. Par exemple : le sceau du patriarche Photios, n° 7, pl. 1 ; le sceau du métropolitain Nicéas de Klaudiopolis, n° 474, pl. 65 ; le sceau du métropolitain Serge de Karie, n° 514, pl. 70 ; celui du métropolitain Jean de Laodicée, n° 527, pl. 72 ; celui de l'évêque Georges de Monembassie, n° 577 ; enfin le sceau du métropolitain Gavas d'Athènes, n° 590, pl. 80. Tous ces sceaux datent de la deuxième moitié du IX^e siècle.

⁴² Iv. Iordanov, *Novootkriti molitnovuli na Boris i Simeon*, « Numismatika », 4, Sofia, 1986, p. 27, pl. I/1 et p. 28, fig. 1—2.

⁴³ Pavel Gheorghiev, *op. cit.*, p. 123.

⁴⁴ Fait que, du reste, Pavel Gheorghiev connaît bien du moment qu'il cite l'ouvrage de I. Barnea, *Sigilii bizantine de la Noviodunum*, II, « Studii și cercetări de numismatică », VI, București, 1975, où, à la p. 160 et pl. I, 4—5, sont publiés des sceaux des VI^e—VII^e siècles avec de pareilles représentations.

⁴⁵ Un sceau du VII^e siècle, de l'empereur Constantin IV Pogonate, a été découvert à Silistra (I. Barnea, *Sceau de Constantin IV empereur de Byzance, trouvé à Durostorum*, « Revue Roumaine d'Histoire », 4, Bucarest, 1981, p. 625—628 et p. 626, fig. 1. Voir aussi les sceaux de quelques ecclésiastiques chez V. Laurent, *op. cit.*, tome V/2, *L'Eglise*, Paris, 1965, par ex. le sceau d'Isaac, prêtre, no. 1114 (sans ill.), VI^e—VIII^e siècles, celui de Verus, n° 1221, pl. 155, VII^e siècle.

$\overline{MP} \overline{OY}$, il aurait dû dater ceux de Georgios — qui sont du même genre — plutôt dans le IX^e siècle, tout au plus dans la première moitié du X^e, mais aucunement à la fin du X^e siècle⁴⁶. Il est vrai que W. Seibt, un des spécialistes les plus réputés en matière de sphragistique, lorsqu'il se réfère à l'iconographie des sceaux de Georgios commence par les dater « à la fin du IX^e siècle — X^e siècle »⁴⁷ pour les placer ensuite dans le dernier tiers du X^e, avec les précisions suivantes : « ... schon am Ende des 10 Jahrhunderts hätte ein solcher Typus (in besonderen ist auf beiden Kreuze anstelle der Siegeln $\overline{MP} \overline{OY}$ zu verweisen) veraltet gewirkt »⁴⁸; pour justifier cette dernière affirmation, il ajoute : « Allerdings ist zu bedenken, dass die künstlerischen Mödeströmungen der Hauptstadt einige Zeit benötigen, bis sie sich auch in entfernteren Gegenden durchsetzten; die Stempelschneider der Provinz und erst recht des Aulandes waren zumeist etwas hinter der Entwicklung in der Kaiserstadt zurück »⁴⁹.

En principe, W. Seibt a peut-être raison, mais dans le cas des sceaux du nord-est de la Bulgarie son affirmation n'est point confirmée, ni par ceux du dernier tiers du X^e siècle (précisément du temps de Jean Tzimiskès et des années immédiates), ni par ceux des époques antérieures (fin IX^e siècle — première moitié du X^e)⁵⁰. Il ne se trouve pas, jusqu'à ce jour, des sceaux du nord-est de la Bulgarie dont l'iconographie ne concorde chronologiquement avec celle des sceaux émis à Constantinople ou en d'autres centres de tradition byzantine. Quoiqu'il en soit, le type iconographique avec petites croix au lieu de $\overline{MP} \overline{OY}$ est une rareté, même pour la première moitié du X^e siècle. Dans les grandes lignes, ce type cesse d'apparaître à la fin du IX^e siècle⁵¹. Par conséquent, envisagés sous cet aspect, les sceaux qui sont l'objet de notre discussion datent du dernier tiers du IX^e siècle, voir au plus tard des premiers dix ou vingt ans du X^e siècle⁵².

⁴⁶ Quant à nous, V. Laurent, *op. cit.*, V/1, p. 234, n'est pas dans le juste lorsqu'il date, au large, dans les X^e—XI^e siècles le sceau no. 330, pl. 44, à iconographie analogue, appartenant à un certain Théodore, évêque de Halkida. Le type iconographique respectif est archaïque. Selon notre opinion, Thémélès (Θεολογία, XXII, 1951, p. 437) est beaucoup plus près de la réalité en datant ce sceau à la deuxième moitié du IX^e siècle.

⁴⁷ W. Seibt, *op. cit.*, p. 59.

⁴⁸ *Ibidem*.

⁴⁹ *Ibidem*.

⁵⁰ Dans ce sens, très éloquents sont les centaines de sceaux mises au jour à Dristra et Preslav.

⁵¹ A ce que nous sachions il n'existe pas un seul sceau représentant la Vierge avec Jésus-Enfant sur son cœur (en buste) et une petite croix de chaque côté de son nimbe, qui date de la seconde moitié du X^e siècle et du XI^e siècle.

⁵² C'est bien vrai que V. Laurent (en dernière instance) a daté les sceaux de Georgios, l'archevêque de Bulgarie, dans la première moitié du X^e siècle, avant l'année 946 (v. *Corpus*, V/2, p. 319) et que W. Seibt, *op. cit.*, p. 59, les a datés entre 972 et env. 980. Tant l'un que l'autre ont considéré que le titulaire des sceaux, Georgios, archevêque de Bulgarie, était exactement le même que l'autre Georgios, « moine et Syncellus bulgare », connu par trois sceaux (v. la bibliographie chez W. Seibt, *op. cit.*, p. 56—57). Soit dit en passant qu'à ces trois sceaux s'ajoute maintenant un quatrième, non publié (v. Pavel Gheorghiev, *L'organisation religieuse...*, p. 154 et note 61). Il n'est pas exclu, à ce que nous pensons, que ce soit précisément l'essai d'identifier à tout prix l'archevêque de Bulgarie Georgios avec le moine et syncellus bulgare Georgios qui a amené V. Laurent à certaines inadvertances (remarquées par W. Seibt, *op. cit.*, p. 59) et Seibt à forcer le prolongement à travers temps du type iconographique des sceaux de Georgios, l'archevêque. Quoiqu'il en soit ce dernier n'a rien à voir avec Georgios, le moine et syncellus de Bulgarie. Simple coïncidence de noms et voilà tout.

De la somme des données exposées jusqu'ici se dégagent les conclusions suivantes :

1. Du point de vue stratigraphique, les sceaux en cause datent de la fin du IX^e siècle ou du début du X^e.
2. Du point de vue paléographique, également, rien n'empêche de les dater aux mêmes époques.
3. Du point de vue iconographiques, ces sceaux ne peuvent, en aucun cas, dater d'un temps ultérieur au début du X^e siècle.

Mais alors, qui est donc ce Georgios, archevêque de Bulgarie, mentionné dans la légende des sceaux de Pliska, Madara et Athènes ? Ce n'est pas exclu qu'il soit exactement l'évêque de même nom, Georgios, dont parle la lettre du pape Jean VIII adressée au tsar Boris-Michail, chose qu'à certain moment l'avait supposé V. Laurent lui-même⁵³.

Cependant, notre but n'est pas de démontrer quel personnage ecclésiastique se cache sous le nom de Georgios, archevêque de Bulgarie, mais de voir si, oui ou non, les sceaux de celui-ci se constituent en arguments de la thèse soutenant que Jean Tzimiskès a fondé un archevêché de Bulgarie avec le siège à Dristra. Or, il nous semble qu'il a bien résulté déjà, de tout ce qui vient d'être dit jusqu'ici, que rien ne justifie cette thèse.

Par contre, ainsi que nous l'avons déjà montré, Jean Tzimiskès a créé, dans les régions conquises en 971, une métropole avec le siège à Preslav = Joannoupolis. Aujourd'hui encore, on ignore si c'est l'unique métropole établie dans les régions incorporées en 971 à l'Empire byzantin et si, parallèlement à la fondation du siège métropolitain de Joannoupolis, ont aussi pris naissance, ou non, des évêchés dans son obédience ? Bien que non prouvées encore, ces possibilités ne doivent pas être écartées à priori.

Pour Dorostolon (Dristra) il n'y a pas jusqu'à présent de sources qui concernent son organisation ecclésiastique. Toutefois, compte tenu que le Durostorum romain jouissait déjà d'une vieille tradition ecclésiastique, il nous semble peu plausible de croire que Jean Tzimiskès n'ait pas fondé, là aussi, une éparchie de haut rang, évêché ou métropole. Ou bien, est-ce que la métropole de Joannoupolis ait été transférée à

⁵³ V. Laurent, « Echos d'Orient », 1931, p. 359—360 ; « Byzantion », VI, 1931, p. 785—786. Dans ce sens, V. Laurent (*op. cit.*, p. 360) note : « Il est vrai que Zlatarski se refuse à admettre que le personnage visé par le pape ait été archevêque de Bulgarie », Mais ainsi que le note excellemment M. Lascaris, le savant bulgare n'évite une difficulté que pour tomber dans une autre, à mon avis plus grande. De toute manière, un nouvel examen des sources littéraires apparaît indispensable depuis la publication de notre sceau (il est question du sceau de Georgios, archevêque de Bulgarie — note B. D.).

Dristra quand elle aura cessé de fonctionner dans l'ancienne capitale⁶⁴ et que, plus tard, elle ait été rétrogradée au rang d'évêché? Tout est possible dans le jeu des probabilités mais rien n'est sûr tant qu'on discute sur la base d'hypothèses que des preuves écrites ou archéologiques ne couvrent pas.

De toute façon il est certain qu'en 1020 existait à Dristra un évêché⁶⁵ transformé, par la suite, en métropole. Le premier hiérarque d'ici participait en tant que tel à l'une des séances conciliaires de juillet 1054⁶⁶. A quel moment du XI^e siècle cet évêché de Dristra a-t-il été transformé en métropole, voici qui est difficile à préciser. Quant à nous, cela n'a pu se passer entre 1020 et 1025 (l'année de la mort de Basile II) et ni dans la période immédiate jusqu'en 1028 (l'année de la mort de Constantin VIII). Il est difficile d'admettre que Basile II — qui avait sanctionné en 1020 son statut d'évêché subordonné à l'archevêché d'Ohrid — soit revenu sur sa propre décision dans les derniers cinq ans de sa vie et plus difficile encore d'admettre que ce dépourvu de toute initiative que fut Constantin VIII ait osé modifier un ordre établi par son frère. En ce qui nous concerne, nous estimons — plutôt sur le bien-fondé d'éléments de conjoncture que de faits concrets — que l'évêché de Dristra a été transformé en métropole vers la V^e décennie du XI^e siècle. C'est l'époque où le bateau où se trouvait embarqué Saint Cyrille le Philéote naviguait dans les eaux du Danube⁶⁷ et où le Patriarcat de Constantinople envoyait Euthime⁶⁸ dans la zone de l'Ister pour convertir au

⁶⁴ Nous laissons tantôt comprendre qu'il est possible que la métropole de Joannoupolis ait continué d'exister un certain temps même après que l'ancienne capitale bulgare eût repris son nom de Preslav. Mais, dès lors même, nous nous demandons si jamais, quand la métropole de Joannoupolis aura cessé d'exister, ce n'est pas celle de Dristra qui aura pris naissance à sa place? Il y a lieu de rappeler que, voici plus de quarante ans, on a découvert à Silistra une inscription qui parle de « la réfection et l'embellissement », d'un bâtiment — le plus probablement d'une église — (V. Beševliev, *Spätgriechische und Spätlateinische Inschriften aus Bulgarien*, Berlin, 1964, no. 78, p. 51—52). Cette inscription a été datée par Igor Sevcenko, *A byzantine Inscription from Silistra reinterpreted*, « Revue des Etudes sud-est européennes », VII, 4, Bucarest, 1969, p. 591—598, dans les années 1018—1025. Après la démonstration faite à ce sujet par Maciej Salamon, *Some notes on an inscription from medieval Silistra* (C. 976), « Revue des Etudes sud-est européennes », IX, 3, Bucarest, 1971, p. 487—496, il n'est plus question, aujourd'hui de douter que l'église de Silistra ait été restaurée et embellie entre 976 et 981, c'est-à-dire dans les années qui ont immédiatement suivi la mort de Jean Tzimiskès. Dans le contexte de ces faits, il n'est pas exclu que les travaux de « restauration et embellissement » de l'édifice de Dristra soit reliés au transfert de la métropole de Preslav dans l'ancien Durostorum romain. Une pareille mesure doit être considérée comme une tentative de plus de Basile II de « démolir » les actes majeurs de Jean Tzimiskès. Sans doute, dans ce cas également, notre opinion se range dans les limites d'une simple supposition tant que nous n'avons pas encore la certitude que le monument restauré était une église. De plus, même si l'inscription en cause se réfère sûrement à la réfection et embellissement d'une église, encore ne représente-t-elle pas la preuve définitive qu'elle a quelque rapport avec le transfert de la métropole de Preslav à Dristra.

⁶⁵ H. Gelzer, *Unge druckte und wenig bekannte Bistümervzeichnisse der orientalischen Kirche*, II, « Byzantinische Zeitschrift », II/Band, Leipzig, 1893, p. 44. Voir tous les trois décrets (de 1019, 1020 et 1020—1023) chez H. Gelzer, *op. cit.*, p. 42—46.

⁶⁶ N. A. Oikonomidès, *Un décret synodal inédit du patriarche Jean VIII Xiphilin concernant l'élection et l'ordination des évêques*, « Revue des Etudes byzantines », XVIII, Paris, 1960, p. (0—61 (le tableau comparatif des listes conciliaires d'entre 1054 et 1092).

⁶⁷ *La vie de Saint Cyrille le Philéote, moine byzantin (+1100)*, éd. Etienne Sargologos, Bruxelles, 1964, p. 284—285.

⁶⁸ Skylitzès-Cedrenus, *Hist. Comp.*, II, Bonn, 1839, p. 584.

christianisme les Petchénègues de Kegen ; et c'est encore l'époque où le métropolitain Jean Mauropos⁵⁹ d'Euchaïta dirigeait, lui aussi, son attention sur les zones paristriennes.

Dans tous les cas, à la deuxième moitié du XI^e siècle la métropole de Dristra existait toujours ; bien plus, quelques-uns de ses métropolitains sont présents à des séances conciliaires de Constantinople : ainsi, Leontios, aux assemblées des 6 nov. 1071 et 14 mars 1072⁶⁰ et Christophe — peut-être le successeur immédiat du précédent — aux débats du 21 mars 1082⁶¹.

Sous les premiers Comnènes, l'existence de la métropole de Dristra est prouvée par deux *Notitiae Episcopatum*⁶².

On sait qu'en 1143, sur la demande de Roger II, roi de Sicile, Nil Doxopatris a rédigé un ouvrage où, à certain moment, il parle des villes paristriennes, « celles — dit-il — qui sont situées sur la rive du Danube », soumises au Patriarcat de Constantinople⁶³ ; mais il ne résulte pas du passage respectif s'il y avait là des métropoles ou des évêchés. En échange, dans le même ouvrage, à savoir dans le chapitre intitulé « L'éparchie et les métropoles soumises à Constantinople », Nil Doxopatris note l'existence de la métropole de Rodostolon ou Dristra, mais la place, à tort, au Hémimont. Et il ajoute que cinq évêchés lui étaient subordonnés⁶⁴.

Beaucoup plus exactes sont les données que nous offre à ce sujet Jean Tzétzès. Cet érudit byzantin entretenait vers le milieu du XII^e siècle une correspondance régulière avec Léon Charsianites, le métropolitain de Dristra. On en a conservé 4 lettres de cette correspondance, signées par Jean Tzétzès⁶⁵.

Après ce rapide passage en revue des informations écrites sur la métropole et les métropolitains de Dristra aux XI^e—XII^e siècles, ajoutons que jusqu'à ce jour il n'y a pas un seul sceau de l'un quelconque des primats de Dristra qui fût trouvé⁶⁶, de même que pas un sceau de l'un des évêques ayant dirigé les régions paristriennes.

Par contre, en est en possession d'autres sceaux — découverts à Silistra — ayant appartenu à des hiérarques de haut rang de régions situées hors le Paristrion. Il s'agit du sceau d'un certain Stehanos, arche-

⁵⁹ Voir les informations de Jean Mauropos sur les Petchénègues du Bas-Danube vers le milieu du XI^e siècle, in *Fontes Graeci Historiae Bulgaricae*, VI (XI), Sofia, 1965, p. 79—87.

⁶⁰ Voir N. A. Oikonomidès, *op. cit.*, *loc. cit.*

⁶¹ *Ibidem.*

⁶² Voir Jean Darrouzès, *Notitia* 11 (73) et 12 (40).

⁶³ *Fontes Historiae Daco-Romanae*, vol. III, București, 1975, p. 162—165.

⁶⁴ τὸ Ῥοδόστολον ἦτοι ἡ Δίστρα ἢ τῆς Ἀμιμοντίας ἔκουσα ἐπισκοπας ἐ. Jordan Ivanov *Bългарski starini iz Makedonia* (reprinted Sofia, 1970), p. 564.

⁶⁵ J. Shepard, *Tzetzes' letters to Deo at Dristra*, « Byzantinische Forschungen », VI, Amsterdam, 1979, p. 191—239. Voir aussi le compte rendu de cette étude chez Petre Diaconu, « Revue des Etudes sud-est européennes », XVIII, 4, 1980, p. 785—786.

⁶⁶ Le sceau (d'un certain métropolitain Nicolas) datable aux X^e—XI^e siècles (Iv. Jordanov, *Neizdadeni vizantijskj olovni pečati ot Silistra*, III, in *Izvestia-Varna*, 24 (39), 1988, p. 100) et découvert à Silistra est brisé tout juste à la partie où se trouvait imprimé le nom du siège respectif. De sorte que l'on n'a pas la possibilité de savoir quel nom portait le siège occupé par ce métropolitain.

vêque d'Arkadiopolis⁶⁷ et du sceau d'un certain Grégoire, évêque de Sévériados⁶⁸, une localité de la Cappadoce⁶⁹.

Les deux sceaux sont du XI^e siècle, selon que prétend leur éditeur. Quant à nous, mais sans doute avec les réserves de rigueur, le sceau de l'évêque Grégoire date d'une époque plus précoce, notamment du dernier tiers du X^e siècle⁷⁰, contexte chronologique auquel ne s'opposent pas les critères paléographiques. Notre datation est suggérée par la découverte à Preslav⁷¹ d'un autre sceau du même évêque Grégoire. En effet, si l'on admet que Grégoire envoyait ses lettres à des prélats de haut rang (ce qui, il faut bien le reconnaître, n'est qu'une hypothèse et rien de plus), alors une de ses lettres, scellée, est arrivée à Preslav (Joannoupolis) rien que dans l'intervalle 971 et ou 976/979 parce que seulement dans cette période ladite ville a été le siège d'une métropole⁷². Or, compte tenu du fait que le sceau de l'évêque Grégoire trouvé à Silistra est issu de la même étampe⁷³, il faut se dire que celui-ci également est arrivé sur la rive du Danube presque à la même époque. Si notre hypothèse est réelle, on serait en possession d'une preuve certaine qu'au temps même où, à Joannoupolis, existait une métropole, à Dristra existait aussi une métropole ou un évêché. Mais, encore une fois, tout cela n'est qu'une simple supposition tant qu'il se peut que l'évêque Grégoire de Sévériados ait envoyé ses lettres à des prélats de rang inférieur, voire à de simples laïcs civils ou militaires.

La question qui se pose est de savoir si l'évêché de Dristra, devenu à un moment donné métropole, a eu une existence ininterrompue au XI^e siècle, quand la Dobroudja a été sujette à de nombreuses invasions des peuplades turques anciennes (Petchénègues, Uzes⁷⁴, Coumans⁷⁵)

⁶⁷ Idem, *Olovni vizantijskj pečati ot Silistra*, II, in *Izvestia-Varna*; 21 (36), 1985, p. 105.

⁶⁸ *Ibidem*, p. 100.

⁶⁹ Iv. Iordanov, *op. cit.*, *loc. cit.* croit que V. Laurent dans *Corpus*, V, 1 176, place Severiados en Charsianon. Le chercheur bulgare n'a pas compris dans leur vrai sens les dires du savant français. Au dit endroit, V. Laurent combat l'identification de Severiados avec Sibora pour la bonne raison que le nom de Sibora serait tout un avec Soboron du thème de Charsianon. Or, d'après V. Laurent, Severiados a dû se trouver en Césarée cappadoicienne, alors que Iv. Iordanov opine que Severiados se trouvait en Césarée de Palestine, opinion qui partage aussi Ion Barnea, *Η ΠΕΡΙΟΧΗ ΤΟΥ ΚΑΤΩ ΔΟΥΝΑΒΗ ΥΠΟ ΤΟΦΟΣ ΤΩΝ ΒΥΖΑΝΤΙΝΩΝ ΣΙΓΙΛΛΙΩΝ*, dans «*Βυζαντιακά*» 8, Thessalonique, 1988, p. 95.

⁷⁰ Iv. Iordanov, *op. cit.*, *loc. cit.*, après avoir lu V. Laurent qui aurait affirmé que l'évêché de Severiados ne figurait pas dans les listes des éparchies «*avant le début du XI^e siècle*», se hâte de dater le sceau de Grégoire en ce siècle. Il est évident que, dans ce cas, Iv. Iordanov est victime d'une lecture inattentive de V. Laurent sur ce sujet, car sans cela il aurait bien compris que le chercheur français écrit tout à fait autre chose, à savoir que *Sévériade n'apparaît pas dans les listes des éparchies «avant le début du X^e siècle*». Cela étant, le sceau (ou les sceaux) de l'évêque Grégoire peut (peuvent) être daté (datés) dans le X^e siècle et ce, sans crainte d'erreur si l'on tient compte de l'iconographie des lettres.

⁷¹ Non encore publié (voir Iv. Iordanov, *op. cit.*, *loc. cit.*).

⁷² Voir *supra*, les notes 25—26.

⁷³ Iv. Iordanov, *op. cit.*, *loc. cit.*

⁷⁴ Pour le problème de l'invasion des Petchénègues et des Uzes dans la Dobroudja du XI^e siècle, voir Petre Diaconu, *Des Petchénègues au Bas-Danube*, București, 1970.

⁷⁵ Pour les invasions des Coumans au Bas-Danube vers la fin du XI^e siècle — XIII^e siècle, voir Petre Diaconu, *Des Coumans au Bas-Danube*, București, 1978.

et troublée par de rudes soulèvements de la population des villes danubiennes ⁷⁶.

Prenant comme point de départ les sources littéraires (autant qu'il y en a), nous sommes tentés de supposer que l'éparchie de Dristra n'a jamais, *de jure*, cessé d'exister, ni au XI^e, ni au XII^e siècles. Naturellement, ce disant, nous n'envisageons pas l'éventuelle situation des sièges demeurés vacants temporairement comme effet de leur abandon par certains évêques ou métropolitains à la suite des invasions ou des soulèvements. Il est normal de supposer qu'en de pareilles circonstances, la métropole de Dristra continuait d'exister *de jure*.

Plus important encore est de savoir si, dans le cadre de la métropole de Dristra, ont aussi existé des évêchés suffragants. Nous venons de voir que Nil Doxopatris lui attribuait 5 semblables évêchés que — même s'il ne les nomme pas — il place indirectement dans le Hémimont puisque, d'après ses affirmations, Dristra se trouvait dans cette province. Ce fait, du reste, a conduit certains chercheurs à mettre sous le signe du doute les dires du moine-érudit ⁷⁷.

L'existence d'évêchés dans la Dobroudja est préconisée depuis plus longtemps par quelques chercheurs ⁷⁸, tout spécialement sur les bases des données archéologiques. C'est ainsi qu'on a supposé un évêché à Dinogetia-Garvăn ⁷⁹, attesté par la mise au jour d'une petite église de pierre reliée au mortier ⁸⁰, d'une croix reliquaire en or ⁸¹, d'un sceau ayant appartenu au métropolitain Michaïl de Russie (daté vers le milieu du XII^e siècle ⁸²) et, enfin, de nombreuses petites croix simples ou reliquaires. Compte tenu surtout du grand nombre de petites croix trouvées, on a supposé qu'un évêché a existé aux XI^e—XII^e siècles aussi à Noviodunum-Isacceca ainsi qu'en quelques autres centres urbains ⁸³. Pourtant, ces preuves archéologiques n'ont pas un caractère absolument déterminant, dans le sens que la petite église de Dinogetia-Garvăn pouvait

⁷⁶ Sur les questions plus importantes concernant le soulèvement de la population des villes paristriennes, voir Eugen Slănescu, *La crise du Bas-Danube byzantin au cours de la seconde moitié du XI^e siècle*, in Zbornik Vizantilskog Instituta, IX, Belgrad, 1966, p. 49—73; Nicolae Șerban Tanașoca, *Les mixobarbares et les formations politiques paristriennes du XI^e siècle*, « Revue Roumaine d'Histoire », XII, 1973, 1, p. 61—82; V. Tăpkova-Zaimova, *Dolni Dunav granicna zona na vizantijskija Zapad*, Sofia, 1976, p. 89 sq. et la bibliographie s'y trouvant.

⁷⁷ « De même, il n'y a aucune probabilité que la métropole de Dristra (Dorostolon) ait reçu 5 suffragants, sinon il faudrait admettre que l'auteur est tombé sur la seule copie qui en aurait attesté l'existence », affirme textuellement Jean Darrouzès, *op. cit.*, p. 157. Il est vrai qu'à la date où il écrivait ces lignes, le savant français ne se doutait pas que, dans quelques années seulement (voir *infra*, note 85), lui-même va publier une source littéraire sur l'existence d'un évêché à Axiopolis, actif vers la fin du XI^e siècle — le début du siècle suivant.

⁷⁸ Par exemple, I. Barnea, *Sigiliul unui ierarh al Rosiei în așezarea de la Garvăn*, « Studii și Cercetări de Istorie veche », VII, 1—2, 1956, p. 194—195.

⁷⁹ Idem, *Monumente istorice și viață bisericească în secolele VII^e—XIV^e pe teritoriul Dobrogei*, in *Monumente istorice și izvoare creștine*, Galați, 1987, p. 114.

⁸⁰ *Ibidem*, p. 106—109 et la bibliographie qui s'y trouve.

⁸¹ I. Barnea, *Arta creștină în România*, vol. II (VII^e—XIII^e siècles), București, 1981, p. 136, pl. 54.

⁸² Idem, *Monumente creștine...*, p. 114; idem, *Arta creștină în România*, vol. II, p. 230, pl. 101; Gh. Stefan, *Descoperiri arheologice pe teritoriul Republicii Populare Române* (en russe), « Sovetskaja Arheologija », XXIX—XIII, 1959, fig. 12, 13; V. Laurent, *Corpus*, V/1, p. 615.

⁸³ Em. Popescu, *op. cit.*, *passim*.

aussi bien être un sanctuaire relevant du clergé séculier ou même d'un établissement monastique — d'où la grande quantité de petites croix. Dans le même ordre d'idées il convient d'attirer l'attention que le sceau du métropolitain Michail de Russie a pu, tout simplement, être joint à une de ses missives vers quelque membre du clergé de rang inférieur ou à un laïc ayant des charges politiques, administratives ou militaires, l'un comme l'autre résidant à Dinogetia-Garvăn⁸⁴.

Mais, voici que récemment vient d'être publiée une source littéraire dont il ressort clairement que tout au moins un évêché a réellement existé en Dobroudja à la seconde moitié du XI^e siècle. Nous envisageons le *Traité des Transferts* éditée par le Père J. Darrouzès⁸⁵ et qui, sous le n^o 53, enregistre un évêché à Axiopolis⁸⁶. Dans ce « Traité » (qui, au fond, est un registre du Patriarcat où l'on « notait le transfert des hiérarques de leurs sièges épiscopaux à des sièges patriarcaux, ou bien celui des permutés ou des détronés des églises qu'ils avaient servies à d'autres métropoles ou évêchés »⁸⁷) se trouve à certain endroit⁸⁸ la précision suivante :

τῷ Ἀξιοπόλεως σχολάζοντι ἐδόθη πρότερον ἢ Ἄβυδος ὑπερον δὲ καὶ ὁ Ἄπρος — « étant sans service, on lui donna tout d'abord / à l'évêque / d'Axiopolis le siège de l'éparchie d'Abydos, puis celui d'Apros »⁸⁹. Darrouzès prouve que cela s'est passé au temps du patriarche Nicolas III le Grammate (1084—1111)⁹⁰. Quant au moment exact où cet évêque d'Axiopolis (dont le nom reste ignoré) a quitté son siège, c'est Emilian Popescu qui a essayé de l'établir, estimant qu'il a pu abandonner l'évêché lors de l'invasion coumane de 1094⁹¹.

Les données du « Traité des Transferts » publié par J. Darrouzès sont de nature à jeter une autre lumière sur le renseignement de Nil Doxopatris comme quoi la métropole de Dristra avait en son obédience cinq évêchés. C'est possible que les dires de Nil Doxopatris (*Notitia 13* chez Darrouzès) reflètent une réalité, mais alors avec cette précision que les évêchés en cause se trouvaient dans des villes de la Dobroudja, telles que Axiopolis⁹², Troesmis, Dinogetia etc. Rien que dans une pareille situation les documents archéologiques mentionnés ci-dessus acquièrent une valeur probatoire.

Jusqu'à présent, aucune preuve écrite directe n'existe sur la vie monastique dans le cadre de la métropole de Dristra aux XI^e—XII^e

⁸⁴ I. Barnea, *Sigiliul unui ierarh al Rosiei...*, p. 194—195.

⁸⁵ Jean Darrouzès, *De Traité des Transferts. Edition critique et commentaire*, « Revue des Etudes byzantines », 42, Paris, 1984, p. 147—214.

⁸⁶ *Ibidem*, p. 182.

⁸⁷ Em. Popescu, *Știri despre istoria Dobrogei în secolul al XI-lea. Episcopia de Axiopolis, în Monumente istorice și izvoare creștine*, Galați, 1987, p. 138.

⁸⁸ Voir *supra*, note 86.

⁸⁹ Em. Popescu, *op. cit.*, p. 127—147.

⁹⁰ Jean Darrouzès, *op. cit.*, p. 205—210.

⁹¹ Em. Popescu, *op. cit.*, p. 135 sq.

⁹² Voir Jean Darrouzès, *op. cit.*, p. 209, note 74.

siècles⁹³. Il existe en échange un témoignage archéologique. Soit, l'église à plan triflé, sur la colline Cetățuia de la commune Niculițel (dép. de Tulcea)⁹⁴. Auprès d'elle, a été mis au jour une habitation emménagée dans le remblai et qui, il n'y a pas de doutes, a dû servir comme cellule monacale⁹⁵; on y a trouvé quelques monnaies skyphates du temps de Manuel I Comnène (1143—1181)⁹⁶. Dans les habitations, parmi les ruines de la petite église et tout autour de ces objectifs gisaient des fragments céramiques — les uns décorés de la roue dentée — provenant de pots du type bocal, des tessons d'amphores aux anses surélevées — peut-être moulées quelque part en Dobroudja —, une lampe à huile, une pointe de flèche en forme de feuille et autres trouvailles⁹⁷, toutes ayant des caractères propres à la deuxième moitié du XII^e siècle; quelques-uns de ces objets présentaient en outre des éléments témoignant d'une survivance du début du XIII^e siècle.

Compte tenu de la totalité des documents archéologiques — y compris des monnaies skyphates — nous sommes en droit de soutenir que le skite (la petite église) de Cetățuia-Niculițel a fonctionné jadis, dans la deuxième moitié du XII^e siècle. D'autre part, il n'est pas exclu qu'au

⁹³ L'ensemble monastique de Murfatlar (auj. Basarabi), dép. de Constanța, a connu une brève existence dans la deuxième moitié du X^e siècle (Petre Diaconu, *Sur l'histoire de la Dobroudja au Moyen Age*, « Dacia », N.S., XXXII, 1—2, p. 186—188). Cet établissement monastique représente un cas unique dans la Dobroudja, tout au moins jusqu'à présent. Les moines d'ici faisaient partie d'une secte, pour ainsi dire, qui, par ses pratiques, ne pouvait être subordonnée à une autorité ecclésiastique, pendant du Patriarcat constantinopolitain. Ces moines étaient adeptes d'une « foi » issue du syncrétisme entre le christianisme primitif et certaines pratiques païennes de la fin du monde romain, auxquelles vinrent s'ajouter des pratiques de quelques populations allogènes venues du nord danubien, surtout après l'écroulement du limes de l'Istros. Sur le monument rupestre de Murfatlar, voir I. Barnea, *Monumente creștine...*, p. 92—106 et la bibliographie respective. Pour le problème de l'origine de l'écriture runique à Murfatlar, voir Petre Diaconu et P. Șt. Năsturel in « Mitropolia Oltenici », 20, 1968, 11—12, p. 937—946.

⁹⁴ Gh. Ștefan et ses collaborateurs, *Șantierul arheologic Garvăn-Dinogetia*, « Studii și Cercetări de Istorie veche », V, 2, 1954, p. 186—187; idem, *Șantierul arheologic de la Garvăn-Dinogetia (r. Măcin, reg. Galați)*, « Studii și Cercetări de Istorie veche », VI, 3—4, 1955, p. 74—743 et fig. 28—29.

⁹⁵ *Ibidem*, p. 737. La tombe creusée dans la levée de terre était celle d'un moine, probablement le titulaire de la cellule.

⁹⁶ *Ibidem*, p. 737, où l'on précise que dans l'habitation ont été trouvées 7 monnaies « probablement du temps de Manuel Comnène (1143—1180) ». S'y ajoute deux autres monnaies découvertes audehors de l'habitation. Sur la datation du monastère (en réalité un simple skite — une chapelle) de Cetățuia-Niculițel à la deuxième moitié du XII^e siècle, voir Petre Diaconu, *Din nou despre încadrarea cronologică a valului și minăstirii de la Niculițel*, « Studii și Cercetări de Istorie veche », 26, 1975, 1, p. 101—106 et la bibliographie. Récemment, Ernest Oberländer-Târnoveanu, *Pentru o nouă datare a bisericii cu plan treflat de la Niculițel (jud. Tulcea)*, « Peuce », VIII, Tulcea, 1980, p. 451—457, est intervenu dans le débat pour soutenir que les monnaies skyphates trouvées dans la cellule monacale seraient des émissions (des imitations latines à grand module — Constantinople, 1 exemplaire, et des imitations latines à petit module, type A — Henty, p. 198, pl. 29, 1—3) de la période 1208—1250/60. Quant à nous, avons soutenu à plusieurs reprises (voir notre affirmation dans le compte rendu du livre de I. Barnea, *Arta creștină în România*, vol. II, publié in « Pontica », XIV, 1981, p. 378, note 23) que ces monnaies sont des émissions sorties des ateliers provinciaux de frappe monétaire du temps de Manuel Comnène.

⁹⁷ Gh. Ștefan et ses collaborateurs, SCIV, 1955, 1—2, p. 184 et fig. 21.

moins une partie des établissements rupestres de la forêt Deliorman⁹⁸ (se trouvant autrefois dans l'aire de juridiction de la métropole de Dristra) eussent fonctionné encore au XI^e siècle.

Il est évident que la métropole de Dristra a exercé son autorité aussi sur certaines régions de la rive gauche du Danube, pendant les XI^e—XII^e siècles (telles, tout au moins, l'Olténie méridionale, la Munténie et la Moldova⁹⁹). Mais c'est du devoir des archéologues de définir de quelle manière s'est consommé ce processus. Malheureusement, pas même jusqu'à présent on n'a entrepris des fouilles sur quelque objectif archéologique ayant appartenu à la population indigène roumaine, de la Plaine Roumaine, datable dans les XI^e—XII^e siècles¹⁰⁰.

Il va de soi qu'il n'y a pas de référence directe sur la vie culturelle et spirituelle à Dristra aux XI^e—XII^e siècles, mais il est certain qu'elle a dû exister. On le devine d'ailleurs des lettres de Jean Tzétzès à son ami le métropolite Léon Charsianitès. Il faut se dire que tout normalement les prélats de divers rangs de la Dobroudja devaient avoir des rapports avec des métropolitains, évêques et même simples prêtres d'autres zones. Voir dans ce sens le cas des sceaux de l'archevêque d'Akadiopolis¹⁰¹, de l'évêque Grégoire de Sévériados¹⁰² et de Michaïl¹⁰³, le métropolite de Russie¹⁰⁴. D'ailleurs, à Nufăru (dép. de Tulcea — Dobroudja), a été découvert un sceau provenant du monastère Kokkinobaphos près de Constantinople.

On ignore la date exacte à laquelle la métropole de Dristra a cessé d'exister mais, quant à nous, nous sommes d'avis que cela a dû se passer dans la première moitié du XIII^e siècle, peut-être lors de l'intégration de cette ville dans les frontières de l'État des Asénides. Peu de temps après, en effet, prenait naissance l'éparchie de Vicina (dans l'île Păciul-lui-Soare — en Dobroudja), celle-là même qui va se maintenir jusqu'en 1359 lorsque son dernier métropolite, Hyacinthe, deviendra le premier métropolite établi sur le siège de la récente métropole de Valachie.

⁹⁸ Voir Gheorghî Atanasov, *Skalniĵ monastiri v krajdunavska Dobrudĵa*, « Vekove » 6, 1986, Sofia, p. 9—14.

⁹⁹ Fait suggéré en quelque sorte par les lettres de Jean Tzétzès au métropolite Léon Charsianite; voir *supra*, note 65.

¹⁰⁰ Les sceaux de Dridu-Meterezi (au nord de Bucarest) ne sont pas encore publiés. Ils datent de la première moitié du XI^e siècle (Petre Diaconu, *Quelques problèmes archéologiques de la cité d'Iatrus*, « Dacia », N. S., XXXII, 1—2, 1988, p. 200, note 49).

¹⁰¹ Voir *supra*, note 67.

¹⁰² Voir *supra*, note 68.

¹⁰³ Voir *supra*, note 82.

¹⁰⁴ Jean Darrouzès, *Un recueil épistolaire du XIII^e siècle*, REB, 30, 1972, p. 224 (215 ?) publie un document, conservé à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, dont il résulte qu'un moine scythe « originaire des hautes montagnes du Danube » est venue un jour, pendant la deuxième moitié du XII^e siècles, dans le monde byzantin. Dans notre ouvrage *Din nou despre încadrarea cronologică...*, p. 105, note 29, de même que *Les Coumans au Bas-Danube*, p. 96, note 42, nous nous demandons si jamais ce moine ne venait pas à Byzance « d'un établissement monastique du genre de celui de Niculișel » ? Pour le problème de ce moine scythe, voir aussi Răzvan Theodorescu, *Bizanz, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale românești (secolele X—XIV)*, București, 1974, p. 72, note 88.